

Brèves littéraires

Brèves

Les portes interdites

Jacques Ferron

Number 72, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferron, J. (2006). Les portes interdites. *Brèves littéraires*, (72), 62–69.

JACQUES FERRON

*Les portes interdites**

Madame Théodora, la sage-femme du docteur Hart, faisait aussi la toilette des morts. Cela lui donnait accès partout, dans les maisons de la ville et du petit village, le long du chemin du Moulin. On la respectait par crainte plus que par amour. Elle se tenait aux deux bouts de la vie, près des portes interdites, dissimulées par d'épaisses tentures ou autrement, que tout le monde connaissait, dont personne ne parlait, du moins ouvertement, et qui se trouvaient dans une chambre quelconque et changeante des maisons. Par elles passaient les âmes, soit pour arriver au monde, soit pour le quitter. De plus, mon cousin Fabien Lescadres m'a souvent dit que les âmes du purgatoire se cachaient derrière les portes durant le jour et qu'elles en sortaient, la nuit, pour venir coucher avec leurs parents, moins pour les tourmenter que par un reste d'amour, surtout l'hiver, quand les feux s'éteignaient et qu'il faisait si froid dans les maisons. Je ne savais pas trop si je devais l'en croire et restais dans l'incertitude, car jamais je n'aurais osé interroger

* Manuscrit sans titre, collection Bibliothèque nationale du Québec, Fonds Jacques-Ferron. Il s'agit peut-être d'un chapitre d'un projet de roman sur sa ville natale de Louiseville, entrepris par Ferron dans les années 1970. Inédit publié avec l'aimable autorisation de la succession de Jacques Ferron. Aucune reproduction sans autorisation.

personne sur un sujet aussi délicat. Chose certaine, même si mon père l'était de sa mère Esméralda, il se trompait quand, pour me retenir et m'empêcher d'avoir des amis, il se prétendait mon parent, vu qu'il n'était que petit cousin. C'est là un point très important dont je reparlerai plus loin, quand il sera question du système de parenté propre aux Ferron et sans doute aussi à quelques autres familles.

Quant aux âmes du purgatoire qui vauquaient sur terre, la nuit, elles devaient avoir quelque refuge, le jour, soit derrière les portes interdites, soit dans leurs tombes, au cimetière. La plus grande partie de notre prière du soir leur était consacrée. En retour, on était autorisé à leur demander des petits services, pourvu qu'on fût brave, par exemple, d'être éveillé à telle ou telle heure avant le point du jour, ce que fit mon père durant toute sa vie. Il eut pour elles une dévotion particulière. Glorieux comme il était, il ne manquait jamais une occasion de s'en vanter, un peu comme s'il les avait domestiquées. Les âmes, qui le connaissaient bien sans doute, le lui pardonnèrent. Il ne leur faisait jamais défaut, c'était là le principal et, en retour, elles ne lui firent jamais défaut. D'ailleurs, est-ce dans leur nature, à ces pauvres âmes en peine, mal dégagées de la vie, peut-être un peu puantes, du moins celles qui se terrent au cimetière, de se piquer de quoi que ce soit ? À la fin de sa vie, quand il n'avait plus d'autres dévotions que la leur, mon père qui était brave, c'est entendu, mais aussi très fier de sa personne, prenait une douche, chaque matin. Et quand il est mort, le 5 mars 1947, le même jour que ma mère, un jour qu'il avait choisi de son chef, je crois qu'il n'a pas eu à avoir honte de son pauvre

corps. Et ce n'était pas parce que Madame Théodora l'intimidait, non ! Madame Théodora était elle-même morte depuis quelque temps, peu après le vieux docteur Hart qui, paraît-il, se serait suicidé et sans trop de mal, disposant de tous les poisons de sa profession, tandis que mon père, pauvre notaire, n'avait pas ces facilités et, de plus, dut mimer la mort naturelle pour ne pas nous chagriner et nous léguer toutes sortes d'ennuis, comme il arrive quand on se suicide sans finesse. Tout ce qu'on trouva à redire, c'est qu'il avait choisi son jour, mais comme il avait beaucoup aimé sa femme, ma mère Adrienne, on put dire que celle-ci était venue le chercher. Mais il y a des gens qui ne se contentent pas de ces phrases un peu bêtes et larmoyantes. Après sa mort, vint le tour de sa sœur aînée, ma tante Édouardina ; elle était bien vieille, mais restée moqueuse ; elle dit avec un bon sourire : « Vous savez, je ne me sens pas malade, et pourtant, c'est curieux, je me sens mourir. » Enfin, arriva la fin d'Émile, cet homme si facile, qui, aimant la poésie et les femmes, qui, nommé juge, se mit à pleurer car, pour continuer à vivre à sa fantaisie, sans faire grand'chose, il aurait préféré devenir sénateur. Mon père dut le consoler : « Voyons, Émile ! Il faut bien gagner sa vie. » Un an après, lui qui n'avait jamais su se servir d'un fusil, tua trois beaux chevreuils par un bel après-midi d'octobre et sur le soir eut une attaque au cœur qui le fit juge à la retraite, de sorte qu'il put continuer de vivre par plaisir, loin des chicanes. À la surprise de tous, il mourut avec gentillesse et civilité, sans prendre garde à la mort, et, chose curieuse, le plus malheureux fut son médecin qui, aux funérailles, s'en cachant derrière une colonne de la cathédrale,

ne se consolait pas de pleurer. Peu avant, au salon mortuaire, Lucien Comeau, qui avait été un associé de Duplessis et devait être juge ou président de Régie, que je ne connaissais que de vue, vient me trouver et me dit, en me serrant la main, avec bienveillance et simplicité, comme s'il s'agissait d'une évidence : « Vous, les Ferron, vous savez mourir. » Et il continua, me laissant à la fois très fier, inquiet et un peu triste. Cela se passait à Trois-Rivières, il y a déjà deux ans. J'aurai sans doute à reparler de cette capitale, Louiseville n'en est pas loin. Mon frère et mes deux sœurs y sont nés. L'ancien monastère des Ursulines, où ma mère Adrienne a eu trois tantes qui lui ont servi de mères supplétives, occupera sans doute une grande place dans cette relation, mais je me suis laissé divaguer et il faut revenir en arrière, aux portes interdites et à Madame Théodora.

Mon père ne m'a jamais parlé de ces portes, dissimulées par d'épaisses tentures, qu'à cette époque il y avait dans toutes les maisons. Et je n'ai jamais osé lui en parler, car je m'étais rendu compte, dès mes premières années au Collège des Frères de l'Instruction chrétienne, qu'il y avait plusieurs mondes dans notre petite ville et que chacun avait son discours que les autres ne pouvaient pas entendre. Par exemple, de monsieur J. E. Béland, le fondateur de *l'Empire Shirts*, je n'ai jamais su que deux choses, la première pour l'avoir entendu d'une femme de ménage à ma mère, qu'elle avait aperçu Monsieur J. E. Béland à genoux dans l'église, qui ne semblait pas prier, absorbé à regarder la nouvelle lampe du sanctuaire; de l'avis de cette dame de ménage, il devait en être le donateur. La seconde, après sa mort,

je l'appris d'un jeune frère : il le mettait en enfer, sans doute parce qu'il avait la réputation d'être l'homme le plus riche de Louiseville. C'était là une nouvelle que je ne jugeai pas opportun de rapporter à la maison. Je me trouvais donc à participer à des discours concurrents qui n'étaient pas conciliables et que je ne devais pas chercher à concilier. Les frères, qui ne manquaient pas de qualités même s'ils étaient peu considérés, nous répétèrent que, bien au contraire, leur état les favorisait, car, disaient-ils, la vie est un fleuve à traverser : les laïques le font à la nage et beaucoup se noient ; les membres du clergé disposent de petites chaloupes, cela leur facilite le passage, mais il leur arrive quand même de chavirer, tandis que les frères passent sur un grand pont de pierre et ne peuvent guère que se sauver. C'était là une allégorie d'hommes humiliés, qui étaient mes maîtres et que je respectais. Et je me trouve divisé, car mon père était aussi mon maître et se serait bien ri de leur pauvre pont. J'eus assez d'esprit de ne pas lui en parler, ni des francs-maçons qui pourtant, une fois, me causèrent tous les tourments. La Voirie avait envoyé à Louiseville une sorte d'ingénieur qui, durant toute une semaine, examina soigneusement les piliers du pont jeté sur la rivière du Loup, tout près de notre maison. Nous ne manquions pas de l'observer ; c'était un homme méticuleux qui, tout à son affaire, ne s'occupait pas de nous. Puis, la rumeur nous parvint qu'il s'agissait d'un franc-maçon qui, tout simplement, se préparait à faire sauter le pont. Je le crus, et mon inquiétude en sera d'autant plus grande, au point de me tourmenter, que je n'en pouvais saisir mon père : il aurait ri de moi et je me serais à avoir

trahi un discours auquel j'entendais rester loyal. Bien entendu, le pont ne sauta pas, mais ce n'était que partie remise, puis, à la longue, j'oubliai cette épouvantable conspiration.

Il a pu arriver que ces deux discours auxquels je participais se soient rencontrés et que mon père, par exemple, m'ait instruit de sa dévotion aux âmes du purgatoire, tandis que j'apprenais d'ailleurs la présence des portes interdites dans toutes les maisons de la ville, auprès desquelles Madame Théodora et son compère, le vieux docteur Hart, se livraient à d'obscur besognes quand il y avait naissance ou mort dans la ville. Jamais je n'osai en parler à mon père et ç'avait été par moi-même que j'en avais induit qu'à la maison ces portes devaient se trouver dans la chambre de droite, en avant, dont l'unique fenêtre donnait sur la grand'rue, car ç'avait été dans cette chambre-là, où personne ne couchait plus, que j'étais né, le 20 janvier 1921, et que dix ans plus tard, le 5 mars 1931, ma mère Adrienne était morte, lavés l'un et l'autre par Madame Théodora. C'était d'ailleurs une chambre où je ne me hasardais pas. J'avais beau savoir que les portes interdites s'y trouvaient, je n'ai jamais cherché à les voir parce que personne n'en a jamais eu permission et que, d'ailleurs, on ne trouve jamais. Sur ce point, mon cousin Fabien Lescadres était catégorique, garçon un peu plus vieux que moi, à qui je dois beaucoup et dont je n'ai pas su reconnaître les mérites, sans doute parce que de l'avis du mien, son père était un peu menteur et aussi, comme j'en ai déjà touché un mot, parce qu'il était exclusif, cherchant à m'interdire toute autre compagnie que la sienne, prétendant que la parenté oblige, alors qu'il

n'était pas mon parent, simple cousin en deuxième degré. La parenté s'achevait entre sa mère Esméralda et mon père, encore que cela ne soit pas sûr, car la parenté part de la base et le fait que Fabien n'était plus mon parent se trouvait à désapparenter mon père et sa mère. Et puis, il avait le défaut, à cause de la différence d'âge entre lui et son aîné Ovide, de n'être à toute fin pratique qu'un garçon seul, un fils unique, alors que j'avais accès tout près de chez-lui, de l'autre côté de la rivière chez les Vossard et les Irénée Caron, des cultivateurs où il y avait de la vie, beaucoup d'enfants et d'animaux, et que je m'y trouvais plus heureux même si, dans ces familles hautaines qui pouvaient se passer du reste du monde parce qu'elles étaient par elles-mêmes des mondes, je me trouvais à l'écart de Louiseville, de ses rumeurs et de ses discours. J'y gagnerai un vocabulaire abondant et précis, mais d'un usage restreint et dont la privation, après la mort de ma mère, lorsque je fus mis chez les Filles de Jésus de Trois-Rivières, me rendit malheureux au point d'en être malade, car je me sentais d'autant plus stupide qu'à cause de ma mère, que ces religieuses avaient connue dans leur sanatorium Cook, j'avais la réputation d'être très intelligent et d'avoir tout lu. Le soir, au dortoir, je disais le nom des vaches des Vossard pour m'endormir et je les voyais passer l'une après l'autre à la suite de la Pointue, grave et soucieuse, toujours la première ; à la fin de cette litanie, il y avait trois ou quatre taures joyeuses qui sortaient du rang pour échanger des plaisanteries sur lesquelles il m'arrivait de m'endormir en souriant, comme si l'incompréhension du nouveau langage où je me trouvais me permettait d'entendre. Puis, j'ai

oublié peu à peu les noms de ces vaches à l'exception de leur directrice, cette Pointue qui ne doutait pas de son droit à la préséance, marchait droit et ne retournait jamais la tête ; peut-être continue-t-elle sans savoir que personne ne la suit plus. D'autres dignes personnes vont ainsi. Quant aux portes interdites, existent-elles encore dans les nouvelles maisons qui n'ont d'intimité que par la peur du voisinage, qui sont désaffectées, sans âme, sans mystère, où jamais l'on ne meurt ni ne naît ? À qui serviraient-elles ? Aux chauves-souris, aux martinets. Naguère, c'était autrefois peut-être, il y a une cinquantaine d'années personne ne doutait de leur existence. Toutefois, personne n'osait en parler, même Madame Théodora qui, touchant aux deux extrémités de la vie, se tenait près d'elles.